

remettre bien vite à sa place, car maman ne serait pas contente, si elle savait que j'y ai touché.

—Oui, dépêche-toi..... Mais attends un peu que je le voie au soleil, avant de le remporter.

Et Louise tira de la boîte les jolies perles qui, dégagées de la ouate, avaient les reflets les plus chatoyants.

—Comme c'est beau ! Voyons un peu que je te l'essaie.

—Non, non, dit Mariette, en saisissant le collier ; remettons-le dans sa boîte.

Malheureusement dans sa précipitation, elle tira un peu trop fort le bijou que Louise n'avait pas lâché assez tôt : le fil se rompit et toutes les perles roulèrent sur le sol.

Les deux petites filles devinrent blanches de peur.

Ah ! mon Dieu, qu'avons-nous fait, dit Mariette ; pour sûr, c'est un grand malheur ; j'aimerais autant mourir !

Louise essaya de la consoler du mieux qu'elle put ; mais elle était presque aussi troublée que son amie.

A la fin, cependant, et la première frayeur passée, il fallut bien songer à ramasser les perles. Hélas ! il en manquait une qui s'était brisée en donnant contre une pierre. Les petits morceaux bleus étaient là comme des cales d'œuf, dans un nid dévasté.

Que faire ?—Il y avait un moyen bien simple. C'était d'aller tout avouer à Justine et de demander son conseil. Mariette en eut d'abord l'idée, mais une fausse honte la retint. Elle remit les perles pêle-mêle dans la boîte, et choisissant le moment où Justine avait le dos tourné, elle alla remettre le tout au fond du tiroir.

Puis elle s'essuya les yeux, et se mit à chanter et à parler pour se donner du cœur.

Justine ne l'avait jamais vue aussi gaie. Hélas ! cette gaieté était comme la chaleur de la fièvre, qui se change tout à l'heure en frisson.

Sur les onze heures, la mère de Mariette revint de la ville, le cœur joyeux, la figure souriante.

Elle avait, précieusement enveloppée dans son manchon, la petite croix d'or tant désirée.

Elle n'eut rien de plus pressé que d'aller au tiroir pour essayer la couleur de l'or sur les perles bleues.

En ouvrant la boîte, elle aperçut le dégât.

—Ah ! Seigneur, dit-elle, qui a pu faire ce malheur ?

Mariette devint toute pâle et put à peine balbutier un je ne sais pas.

—Qu'est ce donc ? dit Justine, qui venait de déposer dans son berceau Toto endormi.

—Ah ! un grand malheur dit la femme. Voyez, j'avais mis ce collier dans le tiroir avant de partir ; il était tout neuf, et voilà dans quel état je le retrouve.

Et elle montra les perles défilées, avec quelques perles bleues, provenant de celle qui avait été cassée.

—C'est singulier, dit Justine, personne n'a ouvert ce tiroir, à ma connaissance ; à part Mariette, toutefois, qui a été y prendre un tablier pour le petit.

Sous le regard interrogateur de sa mère, Mariette se sentit défaillir. Pendant deux secondes, elle fut sur le point de tout avouer, presque certaine, à l'avance, d'un généreux pardon. Mais elle avait déjà dit qu'elle ne savait pas. C'eût donc été revenir sur ses premières paroles. Or son entêtement ne pouvait pas s'arranger de cela.

Elle persista donc à nier tout. C'était grave, n'est-ce pas ? Car de cette manière, Mariette faisait retomber tous les soupçons sur Justine qui avait eu la complaisance de venir garder la maison pendant toute la matinée.

Heureusement que sa physionomie troublée parlait assez clairement pour ne laisser aucun doute sur sa culpabilité.

Justine, cependant, retourna chez elle assez froissée et répondit sèchement aux protestations de la mère de Mariette :

—Quand on a des enfants menteurs, on les corrige, et on n'en fait pas souffrir la réputation des autres.

Celle-ci en ressentit une peine extraordinaire. Cependant elle résolut, avant de rien décider, d'attendre son mari, qui devait venir dîner.

Comme elle allait puiser de l'eau à la fontaine, elle aperçut la petite Louise, derrière le four, occupée à chercher quelque chose. S'étant approchée un peu plus, elle vit, à terre, quelques parcelles de la perle cassée. Ce fut toute une révélation que Louise, d'ailleurs se chargea de corroborer avec la franchise la plus complète.

A midi, le père de Mariette revint. Il causa longtemps tout bas avec sa femme et le dîner fut retardé quelque peu. Mariette était sur des charbons ardents. A la fin, cependant, l'homme et sa femme vinrent se mettre à table avec leur air ordinaire de bonne humeur ; ils traitèrent Mariette comme si rien ne s'était passé, et il ne fut pas plus question du collier bleu que si ce bijou n'eût jamais existé.

Le père annonça même qu'en l'honneur de la naissance de Mariette, il y aurait le soir une petite veillée de famille et d'amis, à laquelle les enfants prendraient part.

Mariette avait le cœur gros, mais, au fond, elle s'applaudit de la force qu'elle avait eue de persister à nier, car elle ne doutait pas que tout ne fût, maintenant généralement oublié dans l'esprit de son père et de sa mère.

Elle ressentit bien, cependant un vif chagrin à la pensée que Justine, innocente, pouvait passer pour complice à sa place ; mais elle chassait cela comme une vilaine idée et tâchait de penser à autre chose.

Vous voyez que, dans une seule journée, le petit défaut de Mariette avait déjà fait beaucoup de chemin et qu'il était temps de frapper un grand coup.

Mariette n'était pas menteuse ; mais elle avait dit un affreux mensonge, et, ce qui est bien pis, elle y avait persisté.

Mariette avait un bon cœur ; mais elle avait permis qu'une autre fut soupçonnée à sa place, et maintenant elle s'applaudissait, en quelque sorte, du succès de son stratagème.

Vous voyez donc ce qu'un petit défaut peut entraîner de conséquences graves, ce qu'il peut gâter de bonne qualité. C'est la goutte d'huile qui, d'abord imperceptible sur l'étoffe blanche, s'étend peu à peu, gagne du terrain, puis, la poussière aidant, finit par devenir une hideuse tache dont il est difficile et presque impossible de se débarrasser.

Le soir à six heures, une vingtaine de convives, des enfants pour la plupart, étaient réunis autour d'une grande table que l'on avait dressée sous le feuillage d'un beau chêne ; car la maison du père de Mariette n'était pas assez grande pour contenir cette foule inusitée.

Le repas fut gai et dura longtemps ; Mariette n'avait plus de remord et vivait dans un monde d'espérances magiques.

A la fin on enleva tout et il ne resta plus sur la table que la nappe blanche et un objet ignoré de tous, caché au regard par un grand couvercle en étain.

Louise était là, Justine aussi, Justine qui pourtant était partie froissée quelques heures auparavant ; cela inquiétait bien un peu Mariette, de temps à autre ; et chaque fois que ses regards tombaient sur Justine, elle ressentait un petit frisson, mais cela passait vite et l'espérance reprenait le dessus.

Lorsque le calme fut rétabli, le maçon se leva et appela Mariette près de lui.

—Mets-toi là, dit-il, que tout le monde te voie bien.

Mariette était rouge de plaisir, car la figure de son père était souriante.

Il souleva le couvercle d'étain et alors apparut à tous les yeux émerveillés, le collier bleu auquel était attachée la petite croix d'or. Les deux bijoux avaient des reflets merveilleux sous les derniers rayons du soleil couchant.